

LEON ROOKE

EN CHUTE  
LIBRE

roman

Traduit de l'anglais (Canada) par  
RICHARD CREVIER

Préface de  
RUSSELL BANKS

Traduite de l'américain par  
PHILIPPE GERVAL

*libretto*

Titre original :  
*The Fall of Gravity*

© Leon Rooke, 2000.

© Éditions Phébus, Paris, 2002, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-7529-0887-2

Né en Caroline du Nord en 1934 dans une petite ville, élevé par sa mère, Leon Rooke, nouvelliste, romancier et dramaturge auteur d'une trentaine d'ouvrages, eut une enfance « sans privilèges » avant d'étudier à l'Université de Caroline du Nord. Après avoir servi dans l'infanterie de l'armée des États-Unis en Alaska de 1958 à 1960, il se marie en 1969 et s'installe au Canada, à Victoria, où il enseigne la création littéraire à l'université. Il a obtenu en 1981 le prestigieux Governor General's Award pour *Le mieux est l'ennemi du chien*.



## PRÉFACE

Impossible de se risquer à définir la manière de Leon Rooke en se fondant sur tel ou tel de ses ouvrages – il en a écrit, et un joli nombre, en tant de domaines : romans, recueils de nouvelles, de poésie, pièces de théâtre ; et sur celui-ci pas plus que sur les autres, encore qu’il soit permis d’ouvrir ici quelques pistes : à quoi je vais tenter de m’aventurer... C’est qu’au long d’une carrière qui couvre aujourd’hui quatre décennies il n’est au fond pas de genre, de forme littéraire, que Rooke n’ait explorés, exploités jusqu’à leurs limites. Presque tous les champs de la littérature américaine lui ont offert l’occasion de tracer son sillon : depuis les friches du vieux Sud dont il est issu, avec son climat propice au grotesque et au fantastique, jusqu’aux pentes désolées de l’expressionnisme et du roman *noir*<sup>1</sup>, des arrières-cours sordides du réalisme minimaliste aux allées bien peignées de la métafiction. Il a été jusqu’à s’aménager un carré bien à lui dans les jardins de la poésie – mais prenez garde, ses poèmes ont des épines, et qui s’y frotte le fait à ses risques et périls.

*En chute libre* – juste au centre de la vitrine – relève de la fiction au deuxième degré ; il rappelle le meilleur d’un Robert Coover ou d’un Donald Barthelme, avec toutefois une liberté dans l’expression des sentiments à laquelle ces deux maîtres

1. En français dans le texte.

de l'ironie ne nous ont guère habitués. Certes, Rooke pas plus qu'eux ne recule devant l'ironie, la satire, voire la drôlerie débridée (le titre, pris à la lettre, est suffisamment équivoque pour signifier que le déclin de la pesanteur – *The Fall of Gravity* – s'accompagne inéluctablement de l'ascension de la légèreté dans tous les sens du terme, et de fait l'esprit de sérieux ne sortira pas indemne de cette chute libre). Il est un plan où, comme chez Coover et Barthelme, le roman parle de lui-même, exhibe son propre matériau : le récit s'invente sous les yeux du lecteur ; nous sommes conviés à assister au processus de la création à mesure qu'il s'élabore ; au fil de son déroulement, nous nous rendons compte que, si le lecteur est désorienté, le narrateur ne l'est pas moins. (L'auteur, ce faisant, se montre, lui, parfaitement maître de son art.)

Mais la ressemblance avec les adeptes de la « métafiction » s'arrête là, dans la mesure où *En chute libre*, de même que la quasi-totalité de l'œuvre de Rooke, est un livre profondément mélancolique. Il s'agit d'une histoire d'amour post-moderne aux accents élegiaques, qui a pour décor le cœur de l'Amérique et pour sujet la mort du mariage, la fission de la famille nucléaire et la terrible solitude qui en découle. Les protagonistes sont au nombre de trois : un père, Raoul, une mère, Joyel, et Juliette, leur pré-adolescente de fille – mais on pourrait aussi bien considérer le mariage brisé comme le personnage principal du roman. Lorsque le récit commence, Joyel a abandonné mari et enfant pour partir à l'aventure sur les routes, « suivre l'éléphant » dans la grande tradition nord-américaine, celle de Huckleberry Finn et de Jack Kerouac. Raoul et Juliette se lancent à sa poursuite, non sans une certaine nonchalance, mais eux aussi sont en fuite, ils ont quitté le foyer – tout comme Huck et Jim sur leur radeau – et ils ne cessent également, sur le mode étrangement ambivalent que connaissent bien tous les parents du monde, de se fuir l'un l'autre.

Le point de vue du narrateur épouse successivement celui de chacun des personnages, lesquels s'évertuent avec la même avidité à fuir une cellule familiale vidée de sa substance et à la recréer. Tous trois sont également attachants, autant qu'agaçants à force de nombrilisme ; leur besoin forcené d'enracinement n'a d'égale que leur soif de liberté. Ils courent à la fois deux lièvres antagonistes : la fission, la fusion. Comme il se doit, l'un et l'autre leur échapperont, et ils découvriront autre chose, que personne n'attendait. Raoul tentera d'expliquer le phénomène à Juliette au cours de l'un des entretiens nocturnes qui ponctuent leur errance : « Je crois que c'est pour ça qu'elle est partie. Parce que je n'arrêtais pas d'une manière ou d'une autre de briser tout ce qui avait de la valeur. Et quand je dis valeur, je ne parle pas de la valeur des objets en soi. Je parle des instants gaspillés, de toutes ces minutes précieuses perdues pour les annales de l'histoire parce qu'on les a vécues à la légère. Et tous ces moments perdus s'additionnent jusqu'au jour où on s'aperçoit qu'on a perdu plus que ce que l'on possédait au départ. Tu me suis ? – Je crois. Nous avons une vraie conversation maintenant, hein, papa ? »

Une vraie conversation... C'est l'un des domaines où Leon Rooke, ici comme dans l'ensemble de son œuvre, n'a pas son pareil. Son écriture parle : d'une voix plus forte, plus aiguë, plus charmeuse à l'oreille que celle d'aucun écrivain de langue anglaise aujourd'hui. Et *En chute libre* nous le révèle au sommet de son art. Aucun écrivain depuis J. D. Salinger n'avait donné à la pré-adolescence une voix aussi authentique, aussi convaincante. On a l'impression que le narrateur entre tour à tour par effraction dans l'esprit de chacun des personnages pour en ressortir aussitôt avec les inflexions qui leur sont propres. Cela ne relève ni de l'imitation ni du théâtre de marionnettes. Il s'agit d'une incantation qui a quasiment pour effet de disloquer le lecteur, qui l'oblige à constamment

se poser la question : « Mais qui donc, au bout du compte, nous raconte cette histoire ? »

Qui ? Leon Rooke, un auteur qui par sa puissance, son métier, son génie, sa générosité enfin, est capable de donner chair à tous ses personnages, hommes, femmes, jeunes et vieux, sans oublier le narrateur, figure convenue par excellence chez la plupart des romanciers, ce régisseur obligé qu'ils transforment en double narcissique, quand ils n'oublient pas purement et simplement qu'il est lui aussi un personnage de fiction. Chez Rooke, à l'inverse, le narrateur est l'ami du lecteur, son confident, c'est quelqu'un en qui on peut avoir confiance, même s'il semble parfois ne pas savoir où son récit le mène ni quel en est réellement l'objet. Mais ne crains rien, ami lecteur. Avec ce roman, et de la première à la dernière ligne, te voilà en la meilleure compagnie qui soit – entre les mains les plus sûres.

RUSSELL BANKS

*Pourquoi ne m'as-tu pas salué plus tôt,  
brillant cavalier?*



*À la petite bande d'Eden Mills Mud Strompet,  
toujours aussi pleine d'entrain.*



## LA PROVIDENCE AFFRONTÉ LE DESTIN

Parmi les nombreuses réunions où son père traînait la petite, il y eut celle des prêtres qui avaient jeté leur froc aux orties. Elle se tenait à Anne's Ardor, dans le Michigan. On y avait repéré la mère de la petite, et ils s'étaient mis aussitôt en route. *Anne's Ardor*: c'est ce qu'elle avait entendu lorsque son père lui avait dit où ils allaient. Elle avait déchiré la carte routière à force de chercher, mais son père, qui disait lui aussi Anne's Ardor au lieu d'Ann Arbor, n'avait pas rectifié.

– Je crois qu'on tient le bon bout, dit-il. Nous allons trouver ta mère à Anne's Ardor.

– Elle n'y sera pas. Jamais de la vie elle ne sera à une réunion de défroqués.

– Tu n'en sais rien. On l'a déjà vue dans de drôles d'endroits. Pourquoi pas à une réunion d'anciens prêtres à Anne's Ardor?

– Que veut dire *ardor*, d'ailleurs? «En sueur»?

– Tu confonds avec Anne's Arduous<sup>1</sup>, ma chérie, une autre ville célèbre du Michigan.

Cela faisait presque un an que la mère de l'enfant, l'épouse de l'homme, était partie. Ils avaient lancé à sa recherche un

1. *Arduous*, «pénible, escarpé». (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

détective du nom de Solly. Au dire de celui-ci, Joyel Dagggle avait été aperçue dans neuf provinces canadiennes, dans vingt-six États américains et même au sud de la frontière mexicaine. De temps à autre, elle leur envoyait un coussin-souvenir. « Je suis de Skagway », proclamait par exemple le coussin. Ou elle envoyait des fruits, des fleurs, des vers :

*J'ai fui la lumière de mon bien-aimé  
Pour servir la folle discorde du royaume de la nuit.*

– Je ne vois personne ayant toute sa raison et un autre prénom qu'Anne aller se terrer dans un endroit nommé Anne's Ardor, déclara la petite.

– Je parie que cet endroit est bourré d'Anne, rétorqua le père. Je suis sûr qu'on ne peut pas faire un pas sans en rencontrer une. On va patauger jusqu'aux genoux dans l'ardeur.

Lui s'appelait Raoul Dagggle. Il avait quarante ans. Elle, c'était Juliette Dagggle, onze ans. La femme qu'ils allaient chercher à Anne's Ardor répondait au nom de Joyel Dagggle et était âgée de trente-cinq ans. Les coussins et les poésies, ils les considéraient comme des espèces de clin d'œil.

Clin d'œil pour clin d'œil, après tout, cette année passée sur les routes en était peut-être un autre. Mais ils n'en étaient pas certains. Pour eux, elle fuyait quelque chose ou quelqu'un qui n'était pas eux.

– Est-ce que je t'ai déjà parlé de mon chien ? demanda la petite.

– Mille fois. Changeons de disque...

– Il s'appelait Racaille.

– Je t'en prie, ne me reparle pas de ce chien.

Elle tapa du pied en regardant le paysage du Michigan d'un œil torve.

– Si tu m'aimes, tu ne peux pas ne pas aimer mon chien, déclara-t-elle.

– Ce n’est pas du jeu. On n’a rien dans nos conventions qui m’oblige à écouter une stupide histoire de chien.

Cette conversation se déroulait dans l’Infiniti 130 toute neuve, modèle 2000, machine spacieuse, à l’habitacle élégant, qui reflète, que dis-je, qui devance les désirs de son conducteur. Quiconque en possède une comprendra. Pour l’heure, l’Infiniti roulait dans un paysage d’arbres rabougris à la sortie d’un bourg nommé Enfer, dans le Michigan, près d’Unadilla, à environ deux heures au sud-ouest d’Anne’s Ardor.

– Eh bien, Enfer, il n’y avait pas de quoi fouetter un chat, hein ? commenta la petite.

Un jour, à la maison, debout devant la fenêtre ouverte de la cuisine, elle avait raconté l’histoire de son chien à un oiseau haut perché dans les branches. C’était l’une des colombes grises que leur voisin Vern, un affreux bonhomme, avait laissées s’échapper. Ces colombes étaient sympathiques mais folâtres. En liberté, elles étaient désesparées. Parfois, elles venaient se poser sur le rebord de la fenêtre comme pour vous demander ce qu’elles étaient censées faire d’elles-mêmes, lâchées sans autre forme de procès dans la nature.

– Racaille s’est suicidé, avait-elle raconté à la colombe ce jour-là. Sur la plage. Oh, il y a des années de cela. Un de tes ancêtres l’a peut-être vu.

C’était justement ce qu’elle était en train de raconter à son père dans l’Infiniti, sur la route à la sortie d’Enfer.

– Racaille a couru dans les vagues. Il s’est mis à nager puis il s’est arrêté et il a coulé. Il n’est jamais remonté à la surface. Mon cher papa a prétendu qu’un requin, ou quelque chose du genre, l’avait attrapé. Mais moi, j’ai dit non. On savait parfaitement, toi et moi, qu’il s’était suicidé. C’était un déprimé chronique, pour lui la vie ne valait pas la peine d’être vécue. Il tenait ça de nous. Tu ne peux pas le nier. Inutile d’essayer.

Il a donc tout envoyé au diable, il a nagé au-delà du banc de rochers et il a dit adios.

– Adios, dieu du troisième royaume au-dessus du ciel, fils et sœur de...

– Ne m’interromps pas. Tu n’as jamais rien fait pour Racaille. Tu n’as jamais eu un mot aimable pour lui. Tu lui reprochais de manger et d’aboyer. Même quand il rapportait les morceaux de bois qu’on lançait, tu trouvais à redire. Il savait que tu le haïssais. Il savait qu’il ne pouvait compter que sur une chose, l’amour aberrant, pitoyable, dont l’écrasait une pauvre petite fille. Il ne pouvait s’attacher qu’à des gens de notre espèce. Il a dit : Je vais leur montrer. Je vais me tuer. C’est ce qu’il a fait, papa. Sois honnête pour une fois. Vois les choses comme elles sont. N’essaie pas de noyer le poisson, d’ac ?

– D’ac. Tu as raison. Je me le tiens pour dit. Et alors ?

Plus tôt dans la journée, ils avaient vu un chien étendu sur la chaussée devant le *Café d’Enfer* en y entrant pour déjeuner. Les gens pensaient qu’il avait été heurté par une voiture, qu’il était malade ou mort. Ils étaient obligés de le contourner, et, tout en se pinçant le nez, ils se le montraient mutuellement : « Regardez ce pauvre chien. »

Juliette avait dit : « Racaille ! » et le chien s’était relevé. Il l’avait regardée avec une tendresse infinie, lui avait léché la main et reniflé l’entrejambe. De vieux chien moribond qu’il était, on le vit se transformer en animal vigoureux, qui n’avait plus la moindre raison de rester dehors en plein soleil alors qu’une belle jeune fille, à l’entrée du café, lui faisait signe. De quoi manger plus de l’affection, avait-il dû penser, que demande le peuple ?

Ils avaient enterré Racaille en effigie, sous la forme d’une paire de vieilles chaussures à talons hauts appartenant à Joyel

Daggle. Dans la tombe, à côté du chien en effigie, ils avaient également enseveli des algues et du goémon.

– Racaille ne s'en est pas formalisé, reprit la petite sur la route qui les menait à Anne's Ardor. C'était le genre de chien amateur d'algues.

– Bon Dieu de bon Dieu! s'écria le père en assénant des coups de poing sur le volant. Bon Dieu de bon Dieu!

– *Quoi, quoi, quoi?* cria la petite.

– Quel âge as-tu? demanda-t-elle à son père.

– Oh, j'ai roulé ma bosse.

– Quel âge? Est-ce qu'on avait déjà inventé les dirigeables?

Il y avait le téléphone?

– Difficile à dire.

– Tu as toujours été aussi chiant?

– Holà, ma petite demoiselle, soigne ton langage. Tu veux dire casse-pieds.

– J'ai dit chiant. Alors, tu l'as toujours été?

– D'accord. Oui, depuis le premier jour.

– Bien. Du moment que je sais à qui j'ai affaire.

Ils filent en ligne droite sur la route des Territoires du Grand Nord et approchent d'Anne's Ardor.

– Pour ton premier anniversaire, dit Raoul Daggle, tu as eu droit à un gâteau si gros que tu aurais pu barboter dedans. Nous t'avons assise à l'intérieur. Tu as failli t'étouffer.

– C'est tout?

– Racaille aboyait. Il était aux anges. On l'avait attaché à l'un des pieds d'une table en fer forgé. Au bord de la piscine. Il a tiré la table jusqu'au gâteau avant qu'on ait pu réagir. On a pensé qu'il était attiré par la crème, mais non. En fait, c'est lui qui t'a sauvé la vie. Il t'a sortie du gâteau en te

tirant par une de tes petites bottines. On a fait couler cette bottine dans le bronze, et elle est restée sur le manteau de la cheminée durant toute ton enfance. Les gens n'en revenaient pas, quand ils voyaient les marques de canines encore apparentes. C'est probablement depuis que tu as une si jolie claudication.

– Vous étiez tous soûls à mort?

– À mort, non. Juste un peu comateux.

– Vous m'auriez laissée claboter dans un dessert?

– Tu l'as dit! Mais après, on a bien rigolé en te débarrassant des restes de gâteau au tuyau d'arrosage. Je crois que c'est à peu près le meilleur moment qu'on ait passé ensemble, ta mère et moi. Il faisait un soleil radieux. J'entends encore nos cœurs battre à l'unisson.

– Tu peux me passer toute la pommade que tu veux, tu ne me feras pas aller à une réunion de prêtres défroqués – puis, après quelques minutes de silence: Quelle claudication? De quoi tu parles? Pourquoi est-ce que tu n'arrêtes pas de m'embrouiller?

Pour en revenir à Enfer, dans le Michigan, un car entier de prêtres défroqués en route pour Anne's Ardor s'était déversé dans le café, tous vêtus de noir, une pagaille de papegais, ayant retrouvé la foi et d'excellente humeur à la perspective, allez-vous le croire? de dîner à Enfer, dans le Michigan. Un prêtre âgé, dont le visage aviné et le nez violacé trahissaient une jolie familiarité avec le flacon, sauf le respect dû aux buveurs, s'était laissé lourdement tomber à leur table.

– Merci, avait-il dit à Juliette. Je vois que c'est écrit « Bienvenue », là, sur ton napperon.

À l'en croire, c'était lui qui, en ayant « tombé » le froc, n'en finissait pas de chuter: se retrouver ravalé au rang de la brute,

faire une croix sur l'espérance, vous pensez bien que ça ne vous tombait pas dessus sans crier gare.

Raoul avait disparu dans la cuisine, soi-disant en quête d'un os pour le chien – je t'en fiche, il devait flirter, oui, ce père qui n'était jamais là quand on avait besoin de lui.

– Le doute, avait continué le vieux prêtre, vous emporte comme un tourbillon.

Il ne semblait pas trouver incongru de faire ces confidences à une gamine éberluée, au visage empreint d'une sourde désapprobation. La chute, songeait-il, est notre lot à tous : autant tomber le plus tôt possible, une enfant, à l'évidence, n'ayant pas à effectuer, comme lui, un parcours tel qu'elle ne s'en sortirait pas vivante. Ces pensées éveillèrent dans l'esprit du vieil homme de plus vastes considérations sur les voies de la mort et il eût voulu avoir le temps et l'envie d'asseoir la fillette sur ses genoux pour l'entretenir de sujets plus sérieux, plus épineux, que ses chaussures à semelles compensées, ses cheveux raides, ses taches de rousseur ou ce chien malodorant qui lui haletait au ras des chevilles.

– Assieds-toi ici, fit-il en se tapotant un genou.

Il se renfrogna brusquement lorsque l'enfant, en signe de refus, secoua la tête, la secoua de toutes ses forces :

– Si vous me touchez, monsieur, mon papa vous tuera.

La menace ne fit qu'enflammer la détermination du vieux prêtre. Il prendrait le temps qu'il faudrait. Il se trouvait devant un cas flagrant d'ignorance, et l'ignorance devait être combattue.

– Je pense sans cesse à la mort, réplique-t-il, et tu dois à ton Créateur d'en faire autant. La perte de la foi est semblable à une prune ratatinée qui pend à une branche noire depuis un nombre incalculable d'hivers.

– Venez, mon père ! lui crie-t-on du groupe. Revenez vous asseoir avec nous.

Mais il est cloué à sa place comme le sont à la leur le chien

et Juliette, comme l'est dans sa cuisine la serveuse fouillant à la recherche d'un os pour le chien. Celui-ci, sous la table, grogne par habitude et, léchant le sol, y ramasse des miettes de pain, sans doute en se faisant la réflexion : « Tu parles d'un festin ! » La voix monotone du vieux prêtre ne lui plaît plus du tout. Il enfoncerait volontiers ses crocs dans ces chevilles roses et enflées, mais à quoi bon, l'âme déchue souffre déjà assez comme ça.

– Ceux qui vont mourir, ceux qui sentent approcher la mort mais sont obligés d'attendre le geste vengeur de la Faucheuse – oh, elle a plus d'un tour dans son sac, la Camarde, le moment se prête si bien à la mise en scène ! –, reçoivent des visiteurs en veux-tu en voilà, une procession à n'en plus finir d'habitants de cette vallée de larmes, de gens eux-mêmes déjà morts. Ils se veulent réconfortants, mais ce ne sont que contorsions, rhétorique creuse, ils vous chuchotent des platitudes à l'oreille, des sornettes, ils se prennent pour des vivants.

À présent, l'effectif au grand complet des prêtres défroqués entoure la petite, jeunes et vieux, tous parlent en même temps. « Il a tort, dit l'un. – Il faut le châtrer, dit un autre. – Allons, mon père, ne troublez pas la gamine, on va nous servir des boulettes de poulet, vous allez adorer. »

Ô papa, où es-tu ?

– Ils s'assoient à votre chevet, marmonne le vieux, ils boivent du Earl Grey, les genoux couverts de miettes de biscuits, ils disent : « Vous verrez, la mort n'est pas si terrible, ce n'est vraiment rien, vous remarquerez à peine la différence. » Les morts envisagent le présent de très loin, sous une perspective tout autre, c'est le plus grand changement qui soit et il faut du temps pour s'y faire, c'est moi qui te le dis.

Il lui tient effectivement ce langage, ou le lui tiendrait si elle écoutait. Mais avez-vous déjà vu la jeunesse écouter ? Non, elle se colle les deux mains sur les oreilles, la bouche

et les yeux clos. Il n'empêche, un regard filtre entre les paupières, le menton frémit, son petit cœur de canari bat la chamade, ses fesses s'agitent sur le bord de la chaise, sa respiration s'affole, Maman, maman, pourquoi ne viens-tu pas à mon secours ?

– C'est pour ton bien que je te dis tout cela, continue le vieux prêtre.

Où est-ce qu'elle a déjà entendu ça ?

– Ces prêtres défroqués, lui explique Raoul par la suite, ils regrettent le confessionnal avec toutes ses histoires. C'était d'entendre les autres raconter leurs péchés qui les soutenait, tout comme ce sont tes propres histoires qui nous permettent de continuer. Sans ça, comment aller plus loin ?

Mais Juliette, qui pianote sur les touches de l'autoradio de l'Infiniti en quête d'une petite étincelle de bonheur, ne prête qu'une oreille distraite au babil insipide de son père. Elle se sent accablée par les paroles du vieux prêtre. Elle regrette aussi le chien, auquel elle s'était attachée et qu'elle voudrait bien avoir, à cet instant même, entre ses pieds, halestant, léchant et grognant. Ses grognements, comme ils étaient pathétiques ! Désormais il s'ennuiera d'elle en léchant son os et rêvera à la fois où une fillette lui a dit « Racaille ! ». Sans doute que pour lui l'événement d'aujourd'hui semble répéter une scène qui remonte loin dans le temps, peut-être à la jeunesse du chien, et qu'il se remémorera des centaines de fois dans l'avenir car, loin de faire comme nous, un chien est assez avisé pour ne pas distribuer le temps en trois secteurs, passé, présent et futur, il les réunit tous les trois sous le vécu du présent, sinon comment irait-il plus loin ?

Ah, mais offrons-nous un instant de répit, car Juliette, en affichant 91.7 sur le cadran de l'autoradio, est tombée sur Radio Bonheur, comme se baptise la station. Celle-ci diffuse une musique d'époques révolues, surtout des polkas, des valse, des chants éoliens, entrecoupant ces airs ineptes de bulletins sur les événements heureux qui se sont produits sur place et dans les environs. Un tel et une telle se sont mariés aujourd'hui à Waddling Saints-Meadow, aujourd'hui un tel et une telle, pour célébrer leur soixantième anniversaire de mariage, passent quinze jours de vacances insouciantes au luxueux manoir *Beverly Hillbillies* de Jethro et au casino à Reno. Et voici d'autres nouvelles locales. Une telle a donné naissance à un beau bébé de 4,100 kg à l'hôpital général de Waddling Saints, les pompiers ont secouru ce matin un bambin du nom de Theodore qui était tombé dans un puits il y a neuf jours, bravo et encore bravo! Un homme de Gypsy Falls donne tout son argent, nous y reviendrons, chers auditeurs. En attendant, inscrivez cette date dans votre agenda, la grande foire du comté de Waddling Saints débute la semaine prochaine. Et maintenant, un mot de nos annonceurs.

La suite de notre programme; voici notre invité, qui sur 91.7 va vous parler des massacres de Black Hills en 1876, de la défaite de Crazy Horse à Powder River, le 17 mars de la même année, et de celle de George Armstrong Custer, trois mois plus tard, escarmouches au cours desquelles, malheureusement, plusieurs hommes périrent, mais, heureusement, ajouta l'historien, Visages-Pâles et Peaux-Rouges trônent désormais côte à côte au paradis, ce qui prouve une fois de plus que le bonheur n'est qu'affaire de point de vue, vérité tellement rabâchée que c'est un supplice de l'entendre si souvent répéter, mais c'est la vie, pense Raoul Daggles, permettez que je m'envoie une petite lampée de gin.

– Rien ne m’oblige à être la fille de Joyel Daggel, dit la petite. Je pourrais être la fille de n’importe quelle mère folle-dingue qui abandonne sa fille unique.

– Impossible, rétorqua le père en lui tapotant le genou. Tu es forcément la fille de Joyel Daggel.

– Je pourrais être celle d’une femme ou d’une autre.

– Non. Tu es la fille de Joyel.

Ils se trouvaient à la sortie de Dexter, sur Joy Road, route cahoteuse sur laquelle l’Infiniti se traînait. Une douzaine de femmes, attroupées à l’extérieur d’une salle de bingo de Joy Road, agitaient les bras en menant grand tapage.

– C’est peut-être moi le gros lot. Que l’une de ces femmes crie « Bingo ! » et moi je saute de la voiture.

– Elles n’ont rien à faire de toi. Ce qu’elles veulent, c’est de la fraîche.

Lorsqu’elle avait deux ans, ils avaient déménagé pour aller s’installer dans une maison plus petite d’une ville plus petite de province arriérée, et son père avait peint une fenêtre en trompe-l’œil dans sa chambre, qui n’en avait pas de vraie. Debout au pied du lit, il regardait par la fausse ouverture. « T’as vu ? Il y a ce bon vieux Jeannot Grosse-Caisse qui bouffe sa graisse, disait-il. Et ce bon vieux Jeannot la Miette qui bouffe son assiette. »

– Tu voulais t’envoler par la fenêtre. Tu criais : « Où ça ? Où ça ? »

Toujours au même *Café d’Enfer*, tout en formica noir et baigné d’une lumière rouge, dont les murs émettent d’inquiétants craquements, la petite déclare à la serveuse :

– J’ai des goûts raffinés mais simples.

La serveuse effrayée a un mouvement de recul, qui la fait sautiller comme un oiseau. À voir cet homme mûr accompagné d'une gamine, elle aurait affaire à des clients plutôt aimables, avait-elle pensé. Et voilà qu'ils la prennent tous les deux pour tête de Turc! De quel droit s'autorisent-ils à refuser les menus qu'elle leur tend? S'ils ne sont pas fichus de lire une carte, qu'ils aillent au fast-food d'en face. C'est ça, et qu'ils se fassent écraser en traversant.

L'homme bat sur la table la mesure d'un air imaginaire. Il avait commencé avec les olives de ses martinis piquées au bout de leur cure-dent, et maintenant il se sert de leurs deux fourchettes. Ce qu'il ne faut pas supporter pour cinq misérables dollars vingt-cinq de l'heure!

– Notez, dit la petite à la serveuse, qui commence à s'énerver. Je vais prendre votre *sopa de día*. Grouille-toi, papa. Tu sais qu'on a à faire.

La serveuse en est comme deux ronds de flan. Elle n'a jamais vu une gamine aussi grossière. Elle n'a pas la moindre idée de ce que peut être cette *sopa de día*. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'ils n'auront pas ça à la cuisine. Vingt-deux heures est dans une éternité. Elle vient de prendre son service. À vingt-deux heures, son petit ami passera la chercher. C'est aux calendes grecques. Trop d'heures à tirer d'ici là. Elle n'arrive pas à se représenter un avenir si éloigné.

– Votre *sopa de día*, qu'est-ce que c'est? demande l'homme.

La serveuse savait qu'il lui demanderait ça. Elle voyait venir la question.

Elle lève les bras au ciel, pousse un cri aigu et quitte la salle à toutes jambes. Il faut reconnaître que les serveuses ne sont pas toutes équilibrées.

Pour son huitième anniversaire, son père avait rapporté à la maison une reproduction du *David* de Michel-Ange de trente centimètres de haut. En regardant le moulage blanc, elle s'était juré d'épouser un Italien.

– Maintenant, tu vas recevoir ta première leçon d'art.

Il avait ôté sa robe de chambre et grimpé sur la table de la cuisine, tout nu.

– Regarde bien. Souvent la taille du tout est liée à la puissance du tout. Mais ne sois pas trop godiche là-dessus. Quand tu seras grande et que tu seras devenue une belle femme, tu découvriras que le partenaire qui t'attire n'a rien de commun avec ce *David*. Les hommes sont plutôt comme moi. C'est un mystère : pourquoi des morceaux de second choix font notre affaire, je dirais même nous excitent ? Tout le monde a peur de la perfection.

– Je veux monter sur cette table, avait dit la petite. Appelle Racaille. Appelle Joyel Dagggle. On va se mettre tous tout nus sur la table !

Son père lisait beaucoup. Selon sa mère, son amour des livres n'avait d'autre source que son alcoolisme. Il lui suffisait de lire les mots *alcool*, *boisson*, *rafraîchissement* ou n'importe quel autre vocable évoquant de près ou de loin ce qu'il aimait le plus au monde pour se mettre à saliver. Ça ne ratait pas, il se levait aussitôt pour se servir à boire. Il revenait ensuite à son livre, jusqu'à ce que le phénomène se reproduise. « Il aima la boisson, ses femmes et sa poésie, avait un jour déclamé Joyel Dagggle. C'est gravé sur sa pierre tombale. – Il est mort ? Et on ne me l'avait pas dit ? avait demandé sa fille. – Il est mort plusieurs fois, ma chérie. Plusieurs fois. »